
Irmtraud BEHR et Florence LEFEUVRE (éds), *Le Genre bref. Des contraintes grammaticales, lexicales et énonciatives à une exploitation ludique et esthétique*

Berlin, Frank & Timme, coll. Sprachwissenschaft, 2019, 238 pages

Alexandra Cuniță



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22847>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22847

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 435-438

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandra Cuniță, « Irmtraud BEHR et Florence LEFEUVRE (éds), *Le Genre bref. Des contraintes grammaticales, lexicales et énonciatives à une exploitation ludique et esthétique* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22847>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



de notre temps) plutôt qu'à la réconciliation, et à la volonté déterminée de se venger plutôt que de s'engager dans le difficile travail du pardon » (p. 64). Ce fut le cas en Irlande du Nord ou dans les Balkans, des générations durant. C'est encore le cas en Israël, en Palestine, en Irak ou en Syrie par exemple. Et dans d'autres pays encore, comme au Sri Lanka, en Colombie, en Ukraine, ainsi qu'aux États-Unis où le souvenir des attaques du 11 septembre 2001 reste présent. La nécessité s'imposera d'oublier, de se libérer des rancunes du passé et de penser à autre chose qu'aux victoires, défaites et blessures. Le tout semble être de bien agencer le temps accordé à la justice et au deuil, au pardon, au souvenir et à l'oubli.

Murielle El Hajj

*Qatar University, Q-2713 Doha, Qatar
murielle.elhajj[at]hotmail.com*

Langue, discours

Irmtraud BEHR et Florence LEFEUVRE (éds), *Le Genre bref. Des contraintes grammaticales, lexicales et énonciatives à une exploitation ludique et esthétique*

Berlin, Frank & Timme, coll. Sprachwissenschaft, 2019, 238 pages

Pendant des décennies, les linguistes ont refusé d'étendre leur objet d'étude au discours. La linguistique générale s'obstinait alors à reléguer toute manifestation de la parole dans le domaine de l'extralinguistique pour se concentrer plutôt sur le système abstrait de la langue au nom d'une conviction mal fondée qui empêchait de saisir la complémentarité – admise par Ferdinand de Saussure – entre langue et parole. Puis, dans la seconde moitié du 20^e siècle, les linguistes se sont finalement tournés vers les manifestations infiniment nombreuses et variées de cette dernière. Ils se sont attachés à les décrire toutes dans leurs moindres détails, à dresser la liste des principales caractéristiques de chacune, à établir leur relation à l'idéologie des usagers, à énumérer les fonctions de ces divers discours révélateurs de tel ou tel contexte historique et social et, enfin, à en donner la typologie – véritable pierre d'achoppement pour les spécialistes de toute discipline. Pourtant, malgré les importants acquis scientifiques ayant marqué son existence de plus d'un demi-siècle dans un pays comme la France, l'analyse de/du/des discours ne dispose toujours pas d'une définition du discours unanimement acceptée par les spécialistes en sciences du langage. Quant au concept de genre, si, selon France Dhorne (« Des genres brefs au genre bref », dans F. Dhorne, dir., *Actes du colloque international* – 29-30 mars

2017. *Le genre bref : son discours, sa grammaire, son énonciation*, Tokyo, Département de lettres françaises de l'Université Aoyama-Gakuin/Société des lettres françaises d'Aoyama, 2018, p. 252-253), il « connaît ces temps-ci [...] un regain de notoriété en tant qu'équivalent du *gender* anglais » aussi bien qu'en tant que catégorie dans l'analyse de discours, il reste un concept « aussi multiforme qu'heuristique » (Simon Bouquet, « Linguistique générale et linguistique des genres (introduction au numéro) », *Langages*, 153, 2004, mars, p. 4).

On peut donc se demander si les linguistes ont vraiment de bonnes raisons d'identifier une catégorie de discours appelée « genre bref » et de la placer au centre de leurs recherches, alors même que les deux constituants de l'appellation n'ont à ce jour reçu que « des définitions floues » (F. Dhorne, *op. cit.*, p. 252) et que les études sur les « formes brèves » publiées jusqu'à présent sont essentiellement l'œuvre des littéraires (*ibid.*).

Comme le lecteur peut le lire dès la première phrase de la sobre mais éclairante introduction (p. 7-13) d'Irmtraud Behr et Florence Lefeuve, les 11 contributions ici réunies « sont issues des travaux d'un groupe de chercheurs plurilingues qui ont analysé les occurrences de manifestations linguistiques de petite envergure » (p. 7), spécialistes dont la plupart ont également publié dans d'autres ouvrages consacrés au genre bref. Selon les éditrices mêmes, les trois premières contributions (Agathe Cormier, p. 15-29 ; Yui Kurihara, p. 31-51 ; Florence Lefeuve, p. 53-73) portent sur les aspects linguistiques et parfois sémiotiques des textes brefs inscrits sur les panneaux de signalisation ou défilant sur des automates. Les quatre suivantes (France Dhorne, p. 75-89 ; Marina Krylyschin, p. 91-108 ; Alexander Guryev, p. 109-129 ; Claude M. Delmas et Geneviève Girard-Gillet, p. 131-145) traitent l'exploitation, dans les textes de petite envergure, des possibilités lexicales, grammaticales et énonciatives à la portée des usagers dans divers types de cultures discursives. Enfin, les dernières, qui visent surtout la construction/reconstruction du sens de plusieurs espèces de textes brefs (Irmtraud Behr, p. 147-169 ; Anne-Laure Daux-Combaudon, p. 171-192 ; Alexandra Oddo, p. 193-207 ; Annabelle Seoane, p. 209-230), attirent l'attention sur deux autres dimensions de certaines formes relevant du genre bref, dimensions qu'on ne saurait séparer des aspects linguistiques proprement dits : les dimensions esthétique et ludique de quelques espèces de manifestations textuelles de ce genre. Les auteur·rices ont uniquement travaillé sur des formes

écrites du genre bref. Ces textes doivent remplir des fonctions précises – dont la principale est sans doute d'informer – et ne relèvent pas du discours littéraire – sauf peut-être occasionnellement avec une intention comparative plus ou moins explicite.

Bien sûr, l'introduction se devait d'aborder la définition du genre bref. Sur ce point, les éditrices considèrent que la brièveté des textes (non littéraires) relevant de ce genre de discours – une caractéristique qui se manifeste, linguistiquement parlant, à différents niveaux – est imposée par certaines conditions équivalant à des contraintes externes : des contraintes spatiales imposées par les limites des divers supports matériels utilisés, des contraintes temporelles dépendant strictement de la durée de la réception des messages, des contraintes énonciatives, etc. S'appuyant dans de nombreux cas sur des scripts divers, ces textes entretiennent des relations fortes avec des pratiques sociales : concis et sans avoir toujours recours à des structures injonctives, ils prescrivent certaines actions et en interdisent d'autres, invitant les lecteurs intéressés à adapter leur comportement aux particularités des activités pratiques dans lesquelles ils sont impliqués. Les formes textuelles relevant du genre bref prennent pleinement leur sens dans l'interaction avec leur environnement physique, sur le fond de la situation d'énonciation, ce qu'on ne peut pas ignorer si l'on accepte l'idée selon laquelle les messages qu'ils délivrent ne doivent souffrir ni d'ambiguïté, ni d'incomplétude. Toutefois, il est à noter que, dans le cas du genre bref, la signification se construit à deux niveaux que bien des choses séparent : celui du support matériel sur lequel s'étalent les énoncés à caractère informatif ou prescriptif et celui des textes proprement dits ; la signification du support matériel est complémentaire de celle des textes envisagés de manière indépendante. Par ailleurs, le fait que l'environnement de ce type de messages soit de nature différente par rapport à celui dans lequel s'inscrivent d'autres genres de discours assure une certaine autonomie au genre bref. « La délimitation et l'autonomie sont les caractéristiques fondamentales de ces textes de petite envergure qu'on peut regrouper sous la dénomination "genre bref". Le genre bref se définit donc positivement par la caractéristique matérielle externe de la contrainte spatiale (ou temporelle) manifestant une certaine autonomie linguistique par rapport à son environnement » (I. Behr et F. Lefeuvre, p. 8). Mais la transformation de ces deux « caractéristiques » en éléments de définition des diverses manifestations textuelles du genre bref peut paraître trop rapide. Représentent-elles réellement les (deux) seules « qualités » susceptibles de regrouper

un ensemble d'objets qui les partageraient et de les distinguer d'autres ensembles d'« objets non concernés » ?

Les chercheur·ses portent leur attention sur un vaste éventail de genres brefs : publicité, enseignes, commentaires écrits dans des livres d'or d'expositions artistiques, recettes de cuisine, messages électroniques ayant une durée d'affichage contrainte, textos, inscriptions neutres/ludiques sur les poubelles. La structure grammaticale et l'organisation textuelle de chaque forme brève sont fortement influencées par les contraintes évoquées ci-dessus, par la nature du support utilisé, par les fonctions que la forme en question est appelée à remplir dans l'espace qui lui est assigné, par ses rapports avec l'environnement, avec la situation d'énonciation. En outre, comme les genres brefs analysés appartiennent à des espaces linguistiques et des cultures discursives variés, la structure grammaticale est aussi influencée par les particularités des langues mobilisées (allemand, anglais, espagnol, français, japonais).

Pour ce qui est des formes brèves rédigées en français, dans le cas des panneaux de signalisation routière par exemple, la brièveté des textes (qui est à mettre en relation non seulement avec l'un ou l'autre des facteurs énumérés mais aussi avec la présence, sur une seule et même surface, de signes appartenant les uns à la sémiologie verbale, les autres à différentes sémiologies non verbales, et avec la taille de l'écriture) impose aux énoncés une « brièveté linguistique » (p. 24) caractérisée par une syntaxe principalement averbale, qui entraîne à son tour l'économie de déterminants, par l'absence de pronoms (personnels), de conjonctions et d'autres connecteurs. Cette absence n'empêche le récepteur ni d'identifier le référent auquel renvoie le message, ni de retrouver l'argumentation complexe qui sous-tend le texte. Les structures averbales à deux termes ou centrées sur un seul – les « structures économes en nombre de mots » (p. 53), en général dépourvues de toute marque de présence d'un énonciateur – caractérisent aussi les « chaînes linguistiques mises en place dans les affichages numériques » (*ibid.*) que l'on voit partout dans les lieux publics.

Des énoncés averbaux « présentant de nombreuses marques d'oralité et, à des degrés divers, des formes figées » (p. 91) – autant de constructions émaillées, par ailleurs, de marques de la subjectivité – apparaissent souvent dans des commentaires qui figurent dans des livres d'or d'expositions artistiques. Dans ces cas, la brièveté est liée à l'absence du sujet syntaxique,

aux nominalisations, aux changements de catégorie linguistique, aux expressions nominales figées (*Moment de bonheur ; Bonheur des yeux*, p. 103) qui se transforment souvent en véritables « automatismes énonciatifs » (p. 104-106).

La brièveté syntaxique obtenue par l'ellipse du sujet caractérise également des productions discursives telles les recettes de cuisine anglaises, qui ne sont pas toujours des textes courts, mais qui permettent « l'utilisation d'énoncés [pouvant] être très bref » (p. 131). L'absence du sujet, qui est normalement à interpréter comme un *you* (tu/vous), s'explique par le fait que « les verbes décrivant les opérations apparaissent tous sous la forme d'une base verbale nue » (*ibid.*), et par la supposition que, s'il est conduit à utiliser une telle recette, le cuisinier se reconnaît sans faute en tant qu'actant appelé à exécuter ces opérations. D'autres constituants de la phrase, de différents niveaux, peuvent ne pas être explicités. Les raisons de ces absences varient d'une situation à l'autre, mais ce qui est certain, c'est que le lecteur n'a jamais la moindre difficulté à rétablir les éléments manquants, à attribuer l'interprétation adéquate à l'ensemble des structures elliptiques. À cela s'ajoute sans doute l'avantage d'une lecture plus rapide des textes.

Les écrits brefs contribuent largement à la textualisation de l'espace public urbain, servant par exemple à nommer, à marquer l'appartenance, à indiquer des chemins, à proposer ou interdire des manières de faire... (p. 151). Inscrits sur divers types de supports, ils sont placés le long des voies publiques, dans les grandes institutions destinées à accueillir du public, dans les aéroports, etc. et ils impliquent souvent une combinatoire de signes sémiotiques : signes linguistiques, chiffres, signes iconiques, couleurs... Dans l'espace germanophone, mais aussi en France, pour encourager les gens à maintenir la propreté dans la ville, soit à jeter les déchets – triés ou non dans le récipient adéquat –, on a apposé des inscriptions sur des poubelles publiques, qui sont alors devenues plus faciles à remarquer et incitent les passants à les utiliser. Tandis que, en France, les textes présents sur les poubelles sont plutôt neutres, dans l'espace germanophone, ils contiennent d'ordinaire des jeux de mots. Si les énoncés peints sur les poubelles (qui renvoient indirectement à des manières de faire des passants) sont parfois verbaux, ils sont le plus souvent averbaux et réduits à peu de mots, voire à un seul. Ce phénomène est courant en allemand, où le procédé de la composition est largement utilisé dans la formation de nouvelles unités lexicales sous-tendues néanmoins par des schémas syntaxiques complexes. La brièveté de l'expression cache presque toujours

une signification complexe. Surpris et amusés par ces inscriptions ludiques, les passants essaient de résoudre le conflit entre ce qu'ils voient écrit et les métaphores sur lesquelles repose assez souvent l'interprétation plausible de l'énoncé ; ils doivent aussi reconnaître la valeur pragmatique du message. Si leur effort aboutit, ils ont la satisfaction d'avoir déchiffré une énigme et adoptent le comportement attendu dans l'espace public urbain.

Assujetties non seulement à des contraintes spatiales, mais aussi à des contraintes commerciales fortes, les affiches de cinéma sont faites pour accrocher le regard des passants, pour inspirer le désir d'aller voir les films. Leur discours a toujours une double visée – informative et persuasive. Ses enjeux pragmatiques sont d'abord de « suggérer la catégorisation générique » des films, y compris les grandes lignes de leurs trames et les relations entre les personnages principaux, « ensuite [de] construire une connivence avec le récepteur ». De ce fait, il réclame « la mise en œuvre de toute une mécanique argumentative qui ne peut se fonder uniquement sur du dit et du montré » (p. 209). Les affiches de cinéma font appel à la combinaison du verbal et de l'iconique, offrant un discours sémiotiquement complexe.

Sous cet aspect, moins complexes sont les affiches publicitaires des grandes chaînes de magasins. Elles combinent typographie et travail sur la morphologie de certaines unités lexicales ou sur la syntaxe de certaines expressions afin de construire des significations inattendues, amusantes ou plus élaborées, qui doivent frapper les clients potentiels et les pousser à acheter les produits. La publicité Lidl fait appel à deux polices de caractères – une pour chacun des deux termes liés par la conjonction disjonctive *ou* : *X ou X* –, à deux groupes de chiffres indiquant le prix d'un produit de l'enseigne et celui du (même) produit concurrent et à deux apparences distinctes – mais non hiérarchisées l'une par rapport à l'autre – de l'emballage d'un produit comme le sirop de grenadine ou le café moulu. Et elle obtient une incroyable brièveté grâce au procédé de reduplication lexicale : *Sirop de grenadine ou sirop de grenadine ? ; Café moulu ou café moulu ?* (p. 172). Ainsi parvient-elle à transmettre un message particulièrement complexe : « non seulement le produit LIDL est moins cher, mais il est aussi équivalent au produit concurrent, [...] LIDL se veut véritablement compétitif et pas seulement moins cher » (p. 187).

Si de pareils genres brefs se caractérisent par un moindre degré de subjectivité, il faut bien admettre qu'il y a des textes considérés comme typiques du

genre bref qui, apparaissant surtout sur des panneaux urbains et des écriteaux et beaucoup plus rarement à l'oral, sont conçus précisément pour exprimer une relation subjective. C'est bien le cas des énoncés en « *merci de* », « terme d'adresse et expression performative » (p. 75). Évoquant, dans les temps anciens, « une relation entre deux individus liés par un échange d'ordre économique ou marchand », le terme *merci* signifiait en français médiéval la *grâce*, la *pitié*, la *faveur*, « en particulier celle que l'on accordait à quelqu'un en l'épargnant » (p. 75-76). *Crier/l'implorer la merci* (du seigneur) servait à exprimer un acte de demande, la demande qu'un individu subalterne adressait à un être de rang supérieur, qui répondait, s'il le souhaitait, par un acte en faveur du demandeur. Aujourd'hui, de nouveaux rapports intersubjectifs trouvent leur expression dans certains énoncés brefs en *merci de*, car l'énonciateur du remerciement se situe en réalité dans une position supérieure : de la demande on passe à l'injonction (*merci de faire la chambre*, p. 86), alors que *merci d'être venu* (p. 84) exprime le remerciement et *merci pour la réponse* (*ibid.*) est ambigu.

Enfin, nous ajouterons que, dans la culture discursive japonaise, l'identification de l'émetteur joue un rôle capital dans le choix de l'une ou l'autre des trois constructions par lesquelles le japonais exprime un autre type d'injonction : l'interdiction. Nous ne nous attardons pas sur la question car les différences entre les langues japonaise et française sont trop nombreuses et grandes pour qu'on puisse décrire ici l'ensemble des particularités grammaticales qui séparent les énoncés rédigés respectivement en japonais et en français. Néanmoins, cette identification de l'émetteur s'opère grâce à la présence d'une signature au bas du message écrit placé dans l'espace public ou privé (s'il est collé au mur ou sur une vitrine), au rapport hiérarchique absolu ou relatif entre l'énonciateur-source et le récepteur, à la co-présence ou à la pseudo-co-présence des deux dans la situation d'énonciation.

Les 11 chapitres du volume offrent au lecteur bien des informations sur ce qui distingue les genres brefs analysés ; il reste néanmoins qu'une définition plus fournie, en introduction du volume, aurait permis à ce même lecteur de mieux saisir les caractéristiques communes de toutes ces productions discursives réunies sous le nom de « genre bref ».

Alexandra Cuniță

Université de Bucarest, CLCC, R-010017 Bucarest,

Roumanie

sanda.cunita[at]gmail.com

Amir BIGLARI (éd.), *Regards croisés sur le langage. Entretiens avec N. Chomsky, A. Culioli, M. Halle, B. Pottier, A. Rey, J. Searle, H. Walter*

Paris, Éd. Classiques Garnier, coll. Domaines linguistiques, 2018, 180 pages

Dans la lignée de ses *Entretiens sémiotiques* (Limoges, Lambert-Lucas, 2014), Amir Biglari propose ici la publication de sept entretiens réalisés entre 2013 et 2016 avec des personnalités d'obédiences variées mais qui ont toutes contribué, à un titre ou à un autre, à modeler le paysage de la recherche en linguistique. Ces témoignages sont d'autant plus intéressants que certaines de ces voix se sont aujourd'hui tuées (Morris Halle et Antoine Culioli) et que tous les auteurs ont répondu avec précision et vigueur aux questions d'un enquêteur qui a su spécifier pour chacun les points cardinaux de leur réflexion et de leurs recherches. Par exemple, Noam Chomsky (p. 15-36) développe l'idée selon laquelle le langage pose le problème central de « comprendre quelle est la nature de ce système humain fondamental, qui est certainement au cœur de nos vies sociale et créative » (p. 16) et reconnaît que, donnant à son travail les limites de la phrase, il faut recourir à « des systèmes plus larges » (p. 18) pour rendre compte de l'utilisation des langues dans les situations de la vie réelle, arguant du fait qu'il faut d'abord savoir « comment les langues fonctionnent, quelle est la nature interne du langage » (*ibid.*) avant de pouvoir interpréter la manière dont elles sont utilisées dans les situations sociales. L'insistance sur l'aspect biologique de la faculté de langage (p. 21) justifie la recherche concernant l'acquisition et l'utilisation de ce système interne. On ne s'étonnera pas de voir la sémantique n'être qu'une « partie très large de la syntaxe formelle, qui porte sur des sujets tels que l'inférence, la présupposition, la référence, la manière dont vous utilisez certains mots pour renvoyer aux autres choses, etc. » (p. 24). Ce qui pose évidemment problème pour tout sémiologue et sémioticien. Mais on comprend plus facilement alors pourquoi « les sciences cognitives modernes, au cours de ces soixante dernières années, se sont développées en grande partie sur la base de l'étude du langage et des modèles des langues » (p. 28), sous-entendu : de la grammaire générative... La dernière partie de l'entretien est consacrée aux prises de position politiques et idéologiques de N. Chomsky et à la conception qu'il défend en tant qu'intellectuel « d'aider les gens à se convaincre eux-mêmes » (p. 32), mais on se demandera naturellement de quoi ? !

Ensuite, l'entretien avec A. Culioli (p. 37-48), décédé en 2018, recentre le propos sur le rapport de la